

Les petits plaisirs d'un farceur



I
Monsieur Jolot. —Voilà un chapeau qui n'a jamais été fait pour cette tête-là.



II
Il faut que je l'agrandisse.



III
—Pan !



IV
Voyez-vous cet ouvrier qui prend les chars pour se sauver : c'est lui qui a fait le coup.

PINCÉE DE CONSEILS

L'IMPORTANCE DE METTRE LES VÊTEMENTS D'ENFANTS À L'ÉPREUVE EN FEU

Voici une note importante que nous adressons aux mamans qui drapent de mousseline le berceau de leurs bébés et aux personnes qui, pendant l'été, se défendent de l'attente des moustiques, en entourant leur lit d'un fin réseau de tulle ou de gaze : fréquents sont les accidents souvent très graves causés par l'approche d'une lumière. Rien de plus facile, cependant, que de s'en garantir en rendant absolument ininflammables les rideaux de l'enfant ou le moustiquaire des grandes personnes. Le procédé—que j'ai d'ailleurs tenu à expérimenter avant de le reproduire et dont j'ai reconnu la parfaite efficacité—est d'une simplicité élémentaire. En quelques mots le voici : Dans 1 lbs d'eau, faites dissoudre 3½ onces de sulfate d'ammoniaque. Plongez dans cette solution l'étoffe que vous voulez rendre ininflammable. Tordez-la, faites-la sécher, et vous pourrez sans aucun danger en approcher une flamme quelconque. Le point touché se carbonisera, noircira peut-être, mais il n'y aura plus aucun danger d'embrasement par communication.

Notons que le sel employé est absolument inoffensif—la matière médicale de la classe même, à faible dose, au nombre des apéritifs—et que, en outre, il dispense de l'empesage pour le lissage de l'étoffe. Il suffit de la passer au fer chaud avant sa complète dessiccation.

Parfums.—Moyen de les obtenir sans distillation.—Les procédés d'extraction des parfums de fleurs, par la distillation sont difficiles et cou-

teux : il n'en est pas de même de ceux où l'on peut se dispenser de distiller les plantes.

Ces derniers s'exécutent sans outillage particulier.

Le plus simple est celui-ci :

Détachez les pétales des fleurs dont vous voulez recueillir le parfum et saupoudrez-les d'un peu de sel fin ; puis, dans un local ou vase de verre, placez alternativement une couche de coton cardé (ouate), trempé dans de l'huile d'olive bien pure, et une couche de pétales, jusqu'à ce que le vase soit plein ; fermez le vase avec une vessie ou un parchemin, et exposez aux rayons du soleil.

Si la chaleur est forte, au bout de quinze jours il se sera formé, au fond du récipient, un dépôt d'huile odoriférante ; il ne restera qu'à la retirer avec soin, pour l'employer à volonté.

Cette méthode—un peu longue peut-être—est facile à pratiquer, même par les ménagères.

CONSOLATION :

Prisonnier.—C'est tout de même une certitude d'être condamné pour la vie.

Accot.—Allons, du courage ! la vie est fragile ; vous pouvez mourir avant la fin de votre peine.

TRISTE FIN D'UN MODELE

Agrippa Bellehumeur.—Très réussi, mon cher, votre nature morte. Pourtant ce pain a quelque chose qui n'est pas naturel.

Artiste.—Rien d'étonnant ; j'ai dû manger le modèle pour vivre pendant que j'exécutais l'autre partie de mon tableau.

POUR NOS BÉBÉS

LES DEUX CHIENS

—C'est toi, mon vieux Tayaout, je te revois enfin !
—C'est toi, mon cher Mèlor, ah ! quelle heureuse [chance !]

C'étaient deux beaux gros Chiens, camarades d'enfance, qui, longtemps séparés, au détour d'un chemin, se retrouvaient par occurrence.

—On vis-tu ? que fais-tu ? demanda le premier.

—Mon cher, dit le second, je mène bonne vie ;

—J'ai chez un Grand Seigneur, le poste de limier,

—Un emploi que chacun envie

—Et qu'au premier vent l'on ne peut confier.

—A travers les monts et la plaine,

—Au son des cors retentissants,

—Nous poursuivons, sans perdre haleine,

—Les Daims et les Cerfs bondissants ;

—Puis ce sont festins et ripailles ;

—On voit, écrits sur les murailles,

—Nos noms, que lira l'avenir ;

—Pour éterniser notre gloire

—Nous avons des peintres d'histoire,

—Et des valets pour nous servir.

—Et toi ? Moi, mon ami, mon sort est fort modeste ;

—Mon maître est pauvre, et le destin funeste

—L'a privé de ses yeux : pour diriger ses pas

—Il n'a que moi. Comment ! je ne comprends pas ?

—Tu serais Chien d'aveugle ? — Hélas ! oui ! — Pauvre

—Que je te plains ! Mais, sur ma foi, [frère !]

—Je te sortirai de misère !

—Il faut s'aider sur cette terre,

—Laisse ta ton aveugle, et viens vivre avec moi.

—Je puis t'installer sans conteste,

—Dans un coin de notre château,

—Et l'on te donnera, pour un coup de chapeau,

—Le logis, la table et le reste,

—Mais ton maître est-il bon, dis-moi, mon cher

—Tayaout ?

—Bon ? Ma foi, je ne sais : à te franchement dire,

—Nous le voyons fort peu, de loin : le noble Sire

—De sa nature est un peu hant.

—Eh bien ! mon maître, à moi, me connaît bien, il

—Il est ma vie, et je suis tout pour lui ; [j'aime ;]

—Je partage son pain, notre toit est le même ;

—Je suis le seul ami qui lui reste aujourd'hui.

—Merci de ton offre engageante,

—Mais mon cœur y reste ferme ;

—Les grandeurs n'ont rien qui me tente ;

—Le vrai bonheur, c'est d'être aimé.

Star.

UN VERDICT BIEN FONDE

Président du jury.—Nous avons trouvé que la mort de la victime était due à l'alcool.

Coroner.—Mais votre verdict est absurde.

Président.—Pourquoi ?

Coroner.—On a prouvé que cet homme n'avait jamais bu.

Président.—C'est vrai.

Coroner.—Qu'il n'avait jamais mis les pieds dans une buvette.

Président.—C'est juste.

Coroner.—Et vous trouvez que c'est l'alcool qu'il l'a tué quand il a deux balles dans la tête.

Président.—Tout ça est vrai ; mais vous oubliez que l'homme qui tenait le revolver était ivre. Vos observations sont déplacées ; nous connaissons nos devoirs, j'aime à croire. C'est le whiskey qui a tué cet homme.

HARMONIE ASSURÉE



Première cousine. — Mon Dieu, nos caractères s'accordent si peu que nous devrions nous éviter.

Seconde cousine. — Mais, que veux-tu, la couleur de nos robes est si bien assortie.